

II RECENZJE

Jeanne Demers: COMMYNES MÉMORALISTE. Presses de l'Université de Montréal, Montréal 1975, p. 248.

Le projet général de cet ouvrage de 248 pages est d'opérer une nouvelle lecture des *Mémoires* de Commynes, lecture rendue nécessaire par ce que l'Auteur appelle l'ambiguïté de la critique à l'égard de cette oeuvre. En effet, au lieu de la prendre et de l'étudier comme texte littéraire, la critique traditionnelle a favorisée une lecture historique de l'oeuvre [...] à l'exclusion de toute autre (page 16). Ce jugement d'ensemble nous semble cependant quelque peu exagéré car un critique littéraire aussi «traditionnel» que LANSON proposait déjà une lecture «morale» des *Mémoires*, oeuvre à laquelle il consacre près de huit pages — contre quatre à une célébrité littéraire comme Villon, par exemple — de son *Histoire de la littérature française* (12^e édition, 1912).

La nouvelle lecture qui nous est proposée s'appuie sur une méthode d'analyse qu'il peut paraître abusif d'appeler «structuraliste», car elle se contente de relever et d'analyser longuement les DIGRESSIONS du texte commynien. C'est que la digression apparaît comme la véritable «clé de voûte» des *Mémoires* puisqu'elle représente entre 50 et 82% de l'espace du texte des chapitres, (les annexes des pages 232 à 236 donnent les relevés précis). Au lieu d'être considérée comme un parasite textuel, la digression chez Commynes tisse tout un réseau signifiant dans la lecture de l'Auteur; son classement permet donc de découvrir le texte commynien dans sa globalité en établissant trois niveaux de lecture. Au niveau A, nous avons

la matière historique brutale; au niveau B la digression révèle l'historien, alors que le niveau C, «franchement para-historique» (page 108) livre toute la dimension morale de l'oeuvre et justifie ainsi le titre de l'ouvrage.

L'Auteur propose également un nouveau plan de publication — et donc de lecture — des *Mémoires*. A la division traditionnelle (mais non voulue par l'auteur) en huit livres, elle substitue un «triptique» (page 139) dont la première partie est centrée sur Charles le Téméraire, la seconde sur Louis XI et la dernière sur Charles VIII. Mais à travers ces trois portraits, et „vu de biais”, c'est en définitive celui de Commynes qui se révèle le plus nettement, avec sa psychologie, son intelligence, son esprit critique et jusqu'au doute métaphysique qui semble l'assaillir à la fin de son oeuvre, lorsqu'il constate que Dieu favorise un prince aussi inepte que Charles VIII.

L'Auteur — et c'est sa conclusion finale — voit dans les *Mémoires* une ambiguïté qui lui donne toute sa modernité: Commynes, mélange de Montaigne et de Machiavel. Mais Lanson (op. cité, page 185) n'avait — il pas déjà écrit, il y a près d'un siècle, que «Villon et Commynes sortent du Moyen Age [...] ils sont tout modernes et ils ont trouvé, chacun de son côté, et pour son compte, le principe d'excellence de la littérature de l'avenir»?

L'intérêt de cet ouvrage est donc moins dans ses conclusions que dans la méthode d'analyse qu'il propose, et qui consiste à remplacer l'intuition, aussi juste soit-elle, par le relevé analytique de faits littéraires précis, ici la digression.

Ajoutons que si le chapitre sur «La digression: classement et interprétation» (pages 103—133) nous asemblé touffu et d'une lecture malaisée, l'ensemble de l'ouvrage se signale au contraire par la clarté de sa langue et, grâce à ses nombreuses citations, donne envie de lire ou relire l'oeuvre du «premier moraliste français» (page 29) dans sa quête d'une «très belle aventure spirituelle» (page 229).

Yves Gourgaud, Łódź

DIE LESBARKEIT DER WELT. ELIAS CANETTIS ANTHROPOLOGIE UND POETIK, Hrsg. von Stefan H. Kaszyński, Poznań 1984, 211 S.*

Aus der Flut der immer üppiger werdenden Publikationen über das literarische Phänomen namens Elias Canetti soll — und wird man sicherlich — diesen Band herausfinden müssen. Die hier versammelten Beiträge bilden ein Resümee des Poznańer Kolloquiums, auf dem sich namhafte Forscher den Problemen der Poetik und der Anthropologie der Canettischen Werke zuwandten. Die meisten Forscher befinden sich auf der Suche nach bestimmenden Koordinaten und Motiven dieses aufschlußreichen Oeuvres, das als ein Versuch der Weltdeutung, ein Versuch, die Welt „lesbar“ zu machen verstanden wird. Diesen hohen Anspruch hat sich der Dichter selbst gestellt: „Mein ganzes Leben ist nichts als ein verzweifelter Versuch, die Arbeitsteilung aufzuheben und alles selbst zu bedenken, damit es sich in einem Kopf zusammenfindet und darüber wieder Eines wird. Nicht alles wissen will ich, sondern das Zersplitterte vereinigen. Es ist beinahe sicher, daß ein solches Unternehmen nicht gelingen kann. Aber die sehr geringe Aus-

sicht, daß es gelingen könnte, ist an sich schon jede Mühe wert.“¹

Aus allen Beiträgen läßt sich ein äußerst kohärentes und deutliches Bild des Autors der *Blendung* ablesen. Auch Canettis Welt erweist sich als eine sehr planmäßige Konstruktion. Man muß lediglich einige Schlüsselbegriffe oder „Grundeinfälle“ (G. Stieg) finden, die die Richtlinien der Welt Canettis ausmachen, um seinen Weg zurückverfolgen zu können.

Eines der zentralen Motive, auf das alle Autoren des Sammelbandes hinweisen, ist die Verwandlung. Sie ist für Canetti sowohl die Gabe jedes Dichters (wohl aber nicht jedes Schreibenden — diese Opposition gehört zum konstanten Glaubensbekenntnis Canettis) als auch die unabdingbare Voraussetzung für das Verständnis von Menschen und Welt. Mit der Dichterauffassung des Autors der *Geretteten Zunge* macht uns Olga Dobijanka-Witzczakowa in ihren Ausführungen vertraut. Markant für Canettis Position ist der „deutlich zutage tretende Glaube an die Literatur“ (12), was sich offensichtlich in seiner Plazierung und Wertung des Dichters niederschlägt. Der Dichter, soviel er sich der Worte bediene, müsse auch die Verantwortung auf sich nehmen. Er solle sich aber darüber hinaus noch „nützlich“ machen, was nach Dobijanka heißt, er müsse „die ihn umgebende Welt genau beobachten und ihre Gefährdung sehen“. (14) „Lebensbejahend, lebensfördernd“ (14) will sie den Dichter sehen, und tatsächlich verkündet Canetti: der Dichter „haßt das Chaos, er gibt die Hoffnung nicht auf, es für die anderen und so auch für sich zu bewältigen“². Jene Hoffnung, die beinahe in Richtung Zuversicht hinabgleitet, beruhe auf der großen Gabe der Verwandlung, die Dobijanka als „die innere Plazitität des Dichters“ (15) oder „die Dehnbarkeit seines aufnehmendes Ich“ (16) versteht.

* Die besprochene Publikation sammelt Beiträge einer Canetti-Tagung, die im April 1983 in Poznań stattfand. Sie erschien zugleich in Poznań und im Carl Hanser Verlag in München.

¹ E. Canetti; *Die Proviz des Menschen. Aufzeichnungen 1942—1972*, Frankfurt a.M. 1980, S.42.

² E. Canetti; *Das Gewissen der Worte. Essays*, München 1978, S.265